



JEAN-LOUIS
GOURAUD

Petite
géographie
amoureuse
du cheval

chroniques

Cartographie: © Laurent Blondel

Première publication :
Éditions Belin / Humensis, 2017

Photographie de couverture : © Adi Wiratmo / EyeEm / Getty Images

© ACTES SUD, 2020
ISBN 978-2-330-13785-4

JEAN-LOUIS GOURAUD

PETITE GÉOGRAPHIE
AMOUREUSE
DU CHEVAL

chroniques

BABEL

À mes amis Jean Barraud, Laurence Bougault, Malek Chebel, Marc Lothka, Anne Mariage, René-Charles Millet, Pierre Péan et Ousmane Sow, partis si vite pour un ultime voyage.

AVANT-PROPOS

Lorsque j'ai triomphalement annoncé à mes amis que j'avais enfin obtenu un visa pour la Corée du Nord, la plupart d'entre eux m'ont alors demandé : « Mais que vas-tu donc faire là-bas ? » À quoi je ne vis pas d'autre réponse possible que : « Voir la Corée du Nord, tout simplement. »

Le seul à m'avoir posé la bonne question est mon ami, Guillaume Henry : « Pourquoi ? Il y a donc des chevaux en Corée du Nord ? »

C'est exactement pour le savoir, en effet, que j'ai cherché pendant plusieurs années à obtenir le précieux visa qui m'ouvrirait les portes du pays « le plus fermé du monde » et me permettrait donc d'aller vérifier sur place s'il y a bien là-bas, oui ou non, des chevaux (mais pas que).

C'est, je le confesse, un de mes péchés mignons : j'adore aller dans les pays « les plus fermés du monde ». J'ai éprouvé un réel plaisir, par exemple, à visiter (en 1988) les haras albanais à une époque où la statue de Staline ornait encore la principale avenue de Tirana, et où le pays n'était desservi que par le vol hebdomadaire d'une compagnie helvétique (aujourd'hui disparue). Un vrai bonheur à fréquenter l'Algérie au temps du socialisme « démocratique et populaire » de Houari Boumediene, ou la Libye au temps des foudres de feu Mouammar Kadhafi. Une forme de jouissance à sillonner l'Union soviétique à une époque où le

moindre déplacement à l'intérieur de ses immenses frontières devait être longuement négocié. Et enfin, bonheur suprême, à franchir (en 1990) – à cheval, bien sûr – le fameux « rideau de fer »*.

C'est ce même goût du bizarre qui m'a parfois amené à préférer, dans les pays réputés « normaux », visiter les cimetières ou les châteaux hantés plutôt que les musées, pourvu que je sois assuré d'y trouver des chevaux.

J'ai raconté déjà certaines des découvertes que m'ont permises ces explorations dans une série de cinq ouvrages¹ selon un découpage par régions du monde parfois un peu fantaisiste. Mon éditeur d'alors a souhaité leur donner plus de cohérence en les regroupant dans un seul volume – enrichi naturellement de mes toutes dernières investigations. À commencer par la Corée du Nord, avec laquelle, en effet, commence ce nouvel ouvrage.

On trouvera donc ici des textes récents et des textes anciens – parfois même très anciens : le plus vieux date, je crois, de 1983, il raconte mon premier *pack trip* en compagnie d'un cow-boy pas comme les autres – que j'ai laissés, par souci de vérité, en tout cas d'authenticité, « dans leur jus », sans chercher à les réactualiser ou à les remettre au goût du jour. Certes, dans quelques cas, beaucoup de choses, depuis leur rédaction, ont changé. Bien que, comme aimait le répéter Kadhafi (auquel je consacre un chapitre), « le monde bouge mais ne change pas »**.

Il faut donc lire les quelque cinquante chapitres qui composent le présent ouvrage comme une sorte de journal de

* J'ai fait le récit détaillé de cette aventure dans un livre, *Le Pérégrin émerveillé* (Actes Sud, 2012 ; Babel, n° 1213), qui m'a valu le prix Renaudot 2013 du livre de poche.

** Jusqu'à ce que, en octobre 2011, Nicolas Sarkozy se charge de lui démontrer le contraire.

bord, ou, dans le cas des épisodes russes, comme une succession de cartes postales, le cachet de la poste faisant foi de leur date : ces « Bons baisers de Russie » sont de l'an 2000 !

Agrémentée du bel adjectif d'« amoureuse », cette cavalcade géographique aurait tout aussi bien pu s'intituler « géographie personnelle ». Elle ne vise ni à l'exhaustivité ni à l'objectivité.

Si je devais absolument trouver à ce travail une plus noble justification que le simple plaisir que j'ai eu à vivre ce que je raconte, une ambition plus élevée que celle qui consiste à partager son bonheur de la découverte, je dirais alors avoir cherché à donner raison au célèbre naturaliste Georges Cuvier (1769-1832), qui aurait énoncé un jour cette belle sentence² : « Dites-moi le cheval d'un peuple, je vous en dirai les mœurs et les institutions. »

N. B. Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume (p. 683 à 694).

CHEVAL RAPIDE ET BOMBE ATOMIQUE

Corée du Nord
octobre 2016

Si vous ne croyez pas aux extraterrestres, je vous engage à nuancer dès maintenant votre scepticisme, car je suis moi-même un extraterrestre : je viens d'une autre planète. Je reviens de Corée du Nord...

Une autre planète, c'est peut-être un peu exagéré. Disons plutôt un coin du monde où règnent un autre mode de pensée, une autre façon de concevoir le fonctionnement de la société, un autre système.

Au cours de ma longue carrière d'observateur (amusé) de l'inventivité des hommes lorsqu'il s'agit d'exercer le pouvoir et de s'y maintenir, j'ai dénombré une impressionnante quantité de régimes politiques. Je ne parle pas ici des démocraties dites occidentales, encore que celles-ci continuent parfois à me surprendre : c'est le cas, par exemple, du mode de scrutin américain, qui fait qu'un candidat peut devenir président des États-Unis en obtenant moins de voix que son concurrent. Non : je m'en tiens ici à quelques-uns des modèles exotiques rencontrés sur ma route.

Il y a eu, par exemple, la tentative du Libyen Mouammar Kadhafi de créer une nouvelle forme de gouvernement, qu'il baptisa *jamahiriya* (le « pouvoir des masses »). Il y a eu ces innombrables républiques qui mettaient d'autant plus d'acharnement à se proclamer « démocratiques » ou « populaires » (parfois les deux) qu'elles l'étaient moins : l'Algérie

de Boumediene, le Congo post-zaïrois de Kabila. Un mot aussi de la création d'un empire grotesque et minuscule par le sympathique mais un peu fantasque Jean-Bedel Bokassa, et de l'espèce d'hippocratie délirante mise en place par un satrape d'Asie centrale, le turkmène Berdymukhamedov*. Ou, plus banales mais assez répandues, les présidences à vie, que le Tunisien Habib Bourguiba a été, je crois, le premier à tester. Ce qui, dans son cas, ne fut guère probant.

En Corée du Nord, on a beaucoup amélioré cette formule de la présidence à vie en instaurant une présidence «éternelle». Oui, j'ai bien dit: éternelle. Il faut en effet savoir que l'actuel président de la Corée du Nord est un monsieur mort depuis plus de vingt ans. Il s'appelait, et s'appelle toujours, Kim Il Sung**. Il est président de la Corée pour l'éternité.

Je m'empresse de dire que, la surprise passée, il ne serait pas illégitime de penser que ce moyen aurait peut-être du bon dans nos chères démocraties, dans la mesure où il nous épargnerait des débats nauséabonds qui, bien souvent, accompagnent chez nous, en France ou aux États-Unis, les campagnes électorales.

Mais c'est dire combien la Corée du Nord est différente de tout ce qu'on peut connaître ailleurs. En tout cas de tout ce que j'ai pu voir. Rien de semblable. Rien de comparable.

* Il faudrait dire un mot également de toutes ces monarchies plus ou moins absolues, plus ou moins constitutionnelles, plus ou moins folkloriques qui survivent en Afrique noire, dans les émirats du golfe Arabo-Persique, et sans doute ailleurs. Un mot encore sur ces velléités dynastiques de potentats arabes (Saddam Hussein y a songé, Mouammar Kadhafi et Hosni Moubarak probablement aussi; Hafez el-Assad l'a fait!) et autres tentatives d'imposer un pouvoir héréditaire. Mais cela nous mènerait trop loin...

** Prononcer Kim Il Song (et non Sung). De la même façon, la fameuse marque sud-coréenne Samsung doit se prononcer Samsong!

Lorsqu'on revient, comme c'est mon cas, d'un assez long séjour (deux semaines) dans ce pays, il y a deux façons – au moins – d'en parler.

La première, la plus simple, celle qu'utilisent en général les journalistes, dans leur désir de servir à leurs lecteurs ce à quoi ils s'attendent, est d'en montrer les aspects les plus grotesques (culte de la personnalité, propagande, etc.) ou les plus terrifiants (répression, famine, etc.).

Je dois dire que si l'on a pour seul but, en venant dans ce pays, de conforter ses certitudes et de vérifier la réalité de ces clichés, il y a encore, qu'on se rassure, toute la matière nécessaire.

Oui, on vous fera visiter les crèches modèles, les usines modèles, les fermes modèles. Oui, on vous proposera de vous incliner devant les dépouilles embaumées des deux dirigeants qui se sont succédé au pouvoir depuis la naissance de la République populaire démocratique (elle aussi!) de Corée : son fondateur Kim Il Sung et son fils Kim Jong Il, dont les corps sont exposés dans un gigantesque palais, à côté duquel le Panthéon parisien ressemble à une loge de concierge. Oui, on fouillera vos bagages à l'aéroport pour vérifier vos appareils numériques, photographiques, électroniques et confisquer éventuellement les livres ou magazines jugés indésirables.

Oui, on vous affectera dès votre arrivée un (ou une) accompagnateur (-trice), qui ne vous quittera pas d'une semelle jusqu'à votre départ. Ce qu'on peut interpréter comme une insupportable surveillance, ou alors, selon sa propre disposition d'esprit, comme une compagnie bien utile pour pouvoir se débrouiller dans un pays dont on ne pratique pas nécessairement la langue et dont on ne connaît pas obligatoirement les mœurs. Oui, vous serez privé pendant votre séjour de toute communication extérieure : les opérateurs européens de téléphonie mobile n'ont

pas d'accords avec la Corée du Nord, et l'Internet est ici à peu près inaccessible (sauf, sous certaines conditions, dans certains hôtels à touristes). Oui, on vous interdira de photographier des bâtiments ou des situations qui, pourtant, vous paraissent bien anodines. Oui, vous ne pourrez voir à la télé de votre chambre d'hôtel que des défilés patriotiques, des slogans édifiants, et des images idylliques d'un pays idéal, passant et repassant en boucle *ad nauseam*. Oui, vous aurez confirmation du fait que vous êtes bel et bien dans un pays pauvre. Mais, comme finissent par le reconnaître ceux-là mêmes qu'on ne peut soupçonner de complaisance à l'égard du régime, tel le politologue russe Andreï Lankov, interrogé récemment par *Le Monde* (27-28 novembre 2016), chaque Nord-Coréen peut aujourd'hui manger à sa faim.

Je pourrais continuer ainsi la longue litanie des travers, des faiblesses, des manquements, voire des horreurs de l'administration locale, mais je n'aurais alors pas le sentiment d'avoir servi à grand-chose, ni surtout d'avoir tout dit de ce que j'ai constaté dans ce pays certes différent, certes surprenant mais, au fond, pas si mystérieux que cela. C'est du moins ce que je crois avoir compris.

Il serait ridicule, prétentieux, inconvenant, de prétendre avoir tout saisi d'un pays après ne l'avoir sillonné qu'une petite quinzaine de jours. Mais – c'est l'autre façon de faire son métier de journaliste – on peut toujours raconter ce que l'on a pu voir et vivre, dire comment les choses se passent là-bas, et tenter de comprendre pourquoi elles se passent ainsi.

Avant de me lancer dans cette ambitieuse (et audacieuse) entreprise, j'aimerais insister sur un aspect peut-être secondaire, mais qui a été pour moi une révélation : l'extraordinaire beauté de ce pays. Cette considération peut paraître un peu banale, mais force m'est de constater que tous ceux

qui ont visité la Corée du Nord et en sont revenus avec des pages et des pages d'articles sensationnels ont, à ma connaissance, toujours oublié de le dire !

Un pays magnifique, composé pour l'essentiel (à 70 %) de montagnes couvertes d'une végétation dense et luxuriante, qui commençait à prendre (j'y étais en octobre, bénéficiant cette année-là – 2016 – d'une sorte d'été indien) des couleurs automnales, irriguées de cascades, hérissées de pics vertigineux, et traversées, pour ce que j'ai pu en juger moi-même, de sentiers menant parfois à des paysages d'une saisissante grandeur. Magnifique, donc, mais hélas inculte : les 30 % restants de la superficie sont les seules terres cultivables du pays. Pour l'essentiel, des rizières. Vastes étendues découpées en damiers d'une impeccable régularité, dans lesquelles travaillent, courbés ou accroupis, des paysans – des paysannes, surtout – occupés à l'entretien des digues ou au repiquage des plants, offrant au visiteur de passage un spectacle bucolique avec, pour compléter le décor, l'attelage d'un bœuf attendant patiemment sa cargaison et, en toile de fond, la silhouette, jamais très lointaine, d'une chaîne de montagnes.

Aussi charmantes soient-elles, ces scènes permettent d'entrevoir aussi une réalité moins agréable : les dures conditions de vie de ces riziculteurs, ployés sous le poids des fardeaux qu'ils portent sur leur dos, et pour qui la possession d'une bicyclette est déjà un signe extérieur de richesse. Seule différence entre eux et leurs semblables d'autres pays proches ou lointains : ils ont tous appris à lire, à écrire et à compter. Qu'on adhère ou qu'on dénonce le régime nord-coréen, il est au moins une réussite que nul ne lui conteste : la scolarisation à 100 % de sa population.

L'autre particularité qui frappe le voyageur, habitué à traverser des régions (en Inde, en Chine, en Afrique, dans le monde arabe) où les ordures et les immondices font

partie du paysage, c'est l'incroyable propreté de la Corée du Nord. Une propreté méticuleuse, presque maniaque. Non seulement dans les habitations (si, si : on m'a laissé pénétrer dans deux ou trois d'entre elles), mais également dans les bâtiments publics : les hôtels, bien sûr, les restaurants, les magasins, les bureaux. Et même les usines – car il m'a bien fallu me soumettre, moi aussi, à la corvée des visites de quelques ateliers industriels ! Partout, la même netteté, la même impression de se trouver dans une clinique ou un bloc opératoire.

Il en va de même sur les chemins de campagne, souvent bordés de fleurs, ainsi que sur les trottoirs des villes, où ne traînent ni sacs en plastique ni papiers gras. Moins soigneux, n'hésitant pas à jeter leurs déchets ou à cracher par terre, les touristes chinois, qui viennent ici en nombre, passent pour de véritables sagouins. Montagnes et propreté : les Suisses, eux, ne s'y sentent pas trop dépaysés.

Certes, les villes nord-coréennes pourraient être comparées, par certains aspects, aux agglomérations moyennes qu'on trouvait un peu partout en Union soviétique : même larges avenues, même fluidité de la circulation, même genre d'immeubles d'habitation. À ceci près qu'en URSS les chaussées étaient défoncées, les bâtiments délabrés et les ascenseurs en panne. Kaesong (quatrième ou cinquième ville du pays), par exemple, offre certaines similitudes, d'accord, avec une agglomération quelconque d'Oural ou de Sibérie – la déglingue en moins. Car la méticulosité nord-coréenne ne se limite pas à astiquer les sols pour les faire briller comme des miroirs. Elle se manifeste également, ce qui distingue la Corée du Nord de tous les autres pays dits du tiers-monde, dans la maintenance : ici, ce qui est cassé est remplacé, ce qui est avarié est réparé, ce qui est abîmé est repeint et – désolé pour ceux qui auraient aimé une description plus misérabiliste – tout fonctionne.

Quitte à aggraver mon cas et à passer pour un inconditionnel de ce pays à mauvaise réputation, j'avouerai même le réel plaisir que j'ai eu à y retrouver l'agréable sensation que j'éprouvais au temps de l'URSS à me balader dans des villes sans embouteillage – donc sans bruit – et sans publicité. Sans autres bruits ici, du moins, que les innombrables fanfares et chœurs interprétant à tous les coins de rue (j'exagère un peu) des chants patriotiques à la gloire du régime et de ses dirigeants. Et sans autre publicité, du moins, que les nombreux slogans barrant la façade des immeubles proclamant la nécessité de se mobiliser derrière – encore eux! – les dirigeants éclairés et, naturellement, bien-aimés.

On ne m'en voudra pas trop, j'espère, d'oser dire aussi que Pyongyang, la capitale (3 millions d'habitants) est une jolie ville. Pas seulement propre. Mais intelligemment reconstruite. Dévastée lors de la fameuse guerre de Corée (1950-1953) par les bombardements des forces des Nations unies (en fait: américaines), elle possède peu de bâtiments anciens. Répartie de part et d'autre d'un fleuve majestueux (le Taedong), la ville comprend en revanche de très nombreux édifices de prestige: théâtres, opéras, salles de concert, musées et autres, dont certains sont d'incontestables réussites, tel le Palais de la jeunesse, vaste complexe culturel où les enfants peuvent s'initier à l'astronomie, à la musique, à la calligraphie, à la danse, tout aussi bien qu'à l'informatique.

Certains journalistes occidentaux ont, récemment encore, décrit Pyongyang comme une ville à moitié morte, peuplée de robots humains se rendant à leur travail comme à l'abattoir. Pour ma part, je n'ai rien vu de tel. J'y ai constaté au contraire une agitation digne de n'importe quelle grande ville, les bouchons en moins, encore que les voitures y soient plus nombreuses que je ne m'y attendais. Comme partout aux heures de pointe, des files d'attente se

constituent aux stations de trolleybus et des foules de gens pressés s'engouffrent dans les bouches du métro.

J'ai vu des gens affairés, l'oreille collée à un téléphone portable (de fabrication locale: oui, la Corée du Nord, comme celle du Sud, est hyperconnectée), mais n'ai pas spécialement remarqué qu'ils portaient cette espèce d'hébétude que certains de mes excellents confrères ont cru discerner sur leur visage. Pas plus, du moins, qu'à Paris, Londres ou New York. J'ai vu, à l'inverse, l'air radieux que prenaient certaines clientes d'un grand magasin situé à Kwangbok (un des quartiers de Pyongyang) devant le rayon des produits de beauté. Bref, nonobstant la quasi-absence d'affiches publicitaires* et d'enseignes lumineuses, Pyongyang est une ville tout à fait « normale », avec des taxis (deux ou trois compagnies, de création, il est vrai, assez récente, se disputant un marché en expansion), des boutiques (peu aguichantes, je le reconnais, mais assez nombreuses dans le centre-ville), des hôtels (de classe internationale pour une demi-douzaine d'entre eux) et quantité de restaurants. Une trentaine de ces établissements, dans lesquels on ne peut payer qu'en devises (euros, dollars ou yuans), accueille principalement des étrangers, touristes ou diplomates, mais aussi, ce qui est plus étonnant, des autochtones.

Étonnant, en effet, dans un pays où l'économie est entièrement aux mains de l'État, que des autochtones puissent disposer de devises et en faire étalage. On assiste là, par le petit bout de la lorgnette, à l'un des phénomènes les plus importants, peut-être, de ce qui est en train de se passer en Corée du Nord: l'émergence non pas d'une classe moyenne (n'utilisons pas les grands mots) mais d'une catégorie de

* Encore que... les marques locales d'automobiles (car – oui! – la Corée du Nord produit des automobiles) commencent, hélas, à s'y mettre!

citoyens plus aisés que les autres, pouvant envisager de s'acheter une voiture ou d'emmener la famille banqueter dans un restaurant chic de la ville (où les tarifs sont restés très raisonnables : j'ai fait de très bons dîners pour – boissons comprises – moins de 10 euros).

J'ignore comment ces « nouveaux riches » s'y prennent pour constituer leur magot, mais j'ai ouï dire qu'il provenait de quelques petits commerces plus ou moins licites. Il semble bien que, pour tenter de minimiser les conséquences des sanctions imposées par les Nations unies à la Corée du Nord pour la punir de poursuivre sans relâche son programme nucléaire, les autorités aient décidé de fermer les yeux sur les mille et un petits trafics (principalement avec la Chine) permettant d'éviter des pénuries. Dans le même temps, des mesures facilitant la création de sociétés mixtes ont été prises. Associés à l'État, des entrepreneurs peuvent ainsi dégager quelques profits : d'où la prolifération de ces compagnies de taxis signalés plus haut, ou de ces petits kiosques qui poussent comme des champignons sur les grandes artères de Pyongyang.

Pour tenter d'agrémenter la vie quotidienne de ses citoyens qui, jusqu'à présent, il faut bien le dire, n'était pas rose tous les jours, l'actuel dirigeant de la Corée du Nord, Kim Jong Un, petit-fils du fondateur de la République (le président éternel Kim Il Sung), a décrété l'édification de toute une série de lieux de loisirs. Un grand parc d'attractions foraines a été ainsi ouvert non loin de Mangyongdae, où se trouve un des lieux les plus visités de la ville : la maison natale de son grand-père. Un ensemble aquatique, le genre Aquaboulevard, a été inauguré en 2013 à Munsu, un quartier de Pyongyang. La même année, une station de sports d'hiver a été créée de toutes pièces à Masikryong. Le grand zoo de Pyongyang a été entièrement rénové, et augmenté d'un aquarium géant et d'une galerie de l'évolution digne

des plus grands Muséums d'histoire naturelle du monde. Et enfin, apothéose: l'ouverture, en octobre 2013, d'un gigantesque et très luxueux complexe équestre, édifié à Mirim, proche banlieue de la capitale, sur un terrain appartenant à l'armée, qui a d'ailleurs été chargée de sa construction.

Il faut savoir que l'armée est la principale entreprise de travaux publics de la Corée du Nord. Sur la plupart des chantiers en cours à Pyongyang, par exemple, y compris ceux de futurs immeubles d'habitation, les ouvriers sont en uniforme: ce sont des soldats. Il est vrai qu'ici le service militaire dure dix ans pour les garçons et cinq ans pour les filles (!). Composée (d'après la revue *Historia* d'avril 2016) d'« un million d'hommes sous les drapeaux et huit millions de réservistes », l'Armée populaire est, avec le Parti des travailleurs, une des deux forces organisées contrôlant le pays*.

Ces deux forces se sont fait parfois concurrence. Le fondateur de la Corée du Nord, Kim Il Sung, tout en contrôlant l'armée, dont il était le chef suprême (il portait le titre de maréchal), avait donné la primauté au Parti, dont la direction était composée de ses fidèles compagnons. Parmi lesquels certains se seraient très bien vus vizirs à la place du vizir lorsque leur chef bien-aimé disparut (en 1994), de mort naturelle. Aussi son successeur, son propre fils, Kim Jong Il, s'attachait-il, pour contrebalancer le pouvoir exorbitant des caciques du parti, à donner à l'armée de nouvelles attributions et de nouveaux moyens, au point d'en faire la force principale du pays. Ce que son successeur (en 2011), son fils Kim Jong Un, s'empessa de chercher à atténuer en revitalisant un Parti assoupi et en éliminant quelques

* Si on y ajoute les diverses forces paramilitaires, policiers, agents de sécurité et autres, l'armée emploierait entre le tiers et la moitié de la population active!

vieux généraux qui se seraient bien vus, à leur tour, vizirs à la place du vizir.

Pour mieux asseoir son pouvoir, l'actuel dirigeant, Kim Jong Un, qui semble avoir hérité de son grand-père non seulement une certaine ressemblance physique et un certain goût pour les contacts, mais aussi une grande agilité intellectuelle, a eu la bonne idée de créer un nouvel organe, coiffant à la fois le Parti, l'armée et le gouvernement, dont il s'est attribué la direction. Ce qui, en effet, lui donne les coudées franches pour mener sa propre politique en s'appuyant tantôt sur les uns, tantôt sur les autres.

D'un côté: un peu de libéralisme économique, un peu d'amélioration des conditions de vie, un peu de place pour les loisirs, un peu d'équipements pour des divertissements. De l'autre: la bombe, la bombe, la bombe.

On touche là au cœur du problème. Que la Corée du Nord soit une horrible dictature sous laquelle les gens meurent de faim, je crois vraiment que cela n'intéresse personne: ni les États-Unis, ni l'Europe, ni le Japon, ni la Chine, ni la Russie. Mais qu'elle puisse posséder l'arme atomique, alors là, tout à coup, cela intéresse tout le monde. Pour être plus exact: cela scandalise tout le monde. Qu'un pays minuscule, qui n'est d'ailleurs même pas un vrai pays puisque privé de sa moitié sud, ose vouloir jouer dans la cour des grands et s'équiper comme eux de l'arme absolue, c'est – n'est-ce pas? – tout à fait insupportable. Tout à fait inadmissible. Il faut donc tout faire pour l'en empêcher. Et le mieux, pour cela, c'est d'abattre le régime en place, ce régime insolent qui défie la Terre entière. Pour le moment, la communauté internationale, comme on dit, lui inflige des sanctions, dans l'espoir qu'elles entraînent des pénuries qui provoqueraient un profond mécontentement qui déclencherait un soulèvement qui aboutirait au renversement du régime (!). Jusqu'à présent, le truc n'a pas

très bien fonctionné. Croire que cela puisse marcher, c'est mal connaître, à mon avis, la mentalité coréenne.

Avant de venir à Pyongyang, ignorant tout, moi aussi, de cette mentalité particulière, je me suis souvent posé la question. Pourquoi ce petit pays mettait-il tant d'obstination à vouloir s'équiper de l'arme atomique et des moyens de la projeter sur quel ennemi supposé? Pourquoi cette obsession à vouloir à tout prix appartenir au club restreint des puissances atomiques? Je dis bien : à tout prix. Il est ici très élevé. Car s'il y a si peu de tracteurs dans les campagnes, si peu de confort dans les maisons, si peu d'abondance dans les magasins, c'est que tous les moyens dont dispose le pays vont à la recherche nucléaire et balistique. Par pure folie? Par simple paranoïa? Par mégalomanie? Après le bref séjour que je viens d'y faire, je ne le crois pas. Je ne le crois plus. Il m'a suffi pour cela de relire quelques manuels d'histoire et d'écouter ce qu'on m'a dit là-bas – et que je vais paraphraser ici en termes simples et, bien sûr, un peu simplistes.

Nous sommes un tout petit pays, m'ont expliqué mes interlocuteurs. Nous disposons de très peu de ressources : des rizières, du poisson, quelques minerais rares, et c'est tout. Avec nos quelque 20 ou 25 millions d'habitants, nous ne pesons pas bien lourd. Comparés aux mastodontes qui nous entourent, ou nous encerclent, que représentons-nous? Rien!

Face à l'expansionnisme américain, nous bénéficions pour le moment de la protection de la Russie et de la Chine. Mais nous sommes bien conscients du fait que leur protection ne durera qu'aussi longtemps qu'elle les arrangera, eux – pas nous. Nous sommes bien conscients de n'être qu'une toute petite carte dans le jeu qui oppose les grandes puissances entre elles, et que le jour où elles décideront de changer les règles de ce jeu, nous n'existerons plus.

Notre « chance », actuellement, réside dans le fait que la politique américaine consistant à « encercler la Chine en faisant des voisins de celle-ci leurs alliés satellites³ », notre cher mitoyen trouve un certain intérêt à nous maintenir, plus ou moins, la tête hors de l'eau. Mais que se passerait-il si la Chine et les États-Unis trouvaient un arrangement global ou décidaient, comme les grandes puissances après la Seconde Guerre mondiale, de se partager le monde ?

Devant de telles réalités, que devons-nous faire ? Attendre ? Attendre d'être à nouveau occupés, colonisés et pillés, humiliés, comme nous l'avons été pendant les trente-cinq ans qu'a duré la colonisation japonaise ?

Il a fallu attendre l'arrivée de Kim Il Sung pour que la Corée existe à nouveau, une Corée souveraine, une Corée décidant enfin elle-même de son sort – ce qui n'était pas arrivé depuis l'annexion de notre pays par le Japon, en 1910. C'est Kim Il Sung qui a chassé les Japonais, et c'est à Kim Il Sung que nous devons l'existence d'une Corée indépendante. Voilà pourquoi nous le considérons comme bien plus qu'un simple résistant : comme un véritable père. Or un père, mort ou vivant, est toujours un père. Vous avez là l'explication du fait (même si cela déclenche quelques sourires à l'étranger) que, pour nous, Kim Il Sung est bel et bien notre président pour l'éternité.

Par ailleurs, nous n'avons pas oublié qu'au cours de la guerre menée contre nous par les Nations unies sous l'égide des États-Unis, nous avons été menacés à deux reprises, en 1951 et en 1953, de frappes nucléaires. La première fois par le général MacArthur, la seconde, après l'éviction de ce dernier par le président Truman, par le successeur de ce dernier, le président Eisenhower. Lorsqu'on sait que les États-Unis ont été le seul pays dans l'histoire à utiliser l'arme atomique, nous avons tendance à prendre la menace au sérieux. Ainsi avons-nous acquis la conviction que notre

seule protection, notre unique chance d'éviter une invasion par le Sud américanisé, voire un anéantissement pur et simple, est de nous doter des moyens de riposter. N'est-ce pas d'ailleurs le même raisonnement qui avait amené votre cher général de Gaulle à doter la France d'une force de frappe? Il avait appelé ça « la dissuasion ».

Voilà (à peu près) ce que disent ou ce que pensent les Nord-Coréens.

Puisqu'il est question de la France et de de Gaulle, une idée me vient soudain. Certains journalistes ont, de retour de Corée du Nord, qualifié ce pays de « Jurassic Park du communisme », ou de « Disneyland du kimilsungisme ». Je préférerais, pour ma part, le comparer au village gaulois d'Astérix, le dernier à résister à l'Empire romain, et trouvant la force de le faire grâce à une potion magique. La potion magique de la Corée du Nord, ce n'est pas le ginseng, cette racine miraculeuse dotée, paraît-il, de tous les pouvoirs (jouvence, fertilité, puissance sexuelle et j'en passe), dont elle est un des principaux producteurs mondiaux, non : sa potion magique, c'est la bombe atomique.

Cette bombe, les Nord-Coréens l'ont déjà. Ils ont su également la miniaturiser pour la rendre transportable. Leur objectif aujourd'hui est de mettre au point l'engin balistique (ou le sous-marin portant le susdit engin) qui leur permettrait de frapper, le cas échéant, un agresseur, même lointain. Voire très lointain. Comme, par exemple, l'Amérique!

La lointaine référence à la politique gaullienne n'a pas empêché la France, qui pourtant se flatte d'entretenir un des plus grands réseaux d'ambassades du monde, de ne jamais établir de relations diplomatiques avec la Corée du Nord. Des vingt-huit pays membres de l'Union européenne, elle est la seule (avec, il est vrai, l'Estonie) à boudier Pyongyang.

Du coup, la Corée du Nord ne dispose à Paris que d'une « délégation générale », située non pas dans les prestigieux

quartiers des chancelleries (VII^e, VIII^e, XVI^e), mais dans le très populaire XIV^e arrondissement, où elle occupe un modeste petit hôtel particulier. C'est avec les personnels de cette délégation que tout candidat au voyage en Corée du Nord doit, surtout s'il est journaliste, négocier l'obtention d'un visa.

À titre de réciprocité, la France ne dispose à Pyongyang que d'une représentation réduite à un seul chargé d'affaires, portant le titre de « directeur du bureau de coopération ». Un bureau abrité dans des locaux aimablement prêtés par l'ambassade d'Allemagne !

À mi-parcours de mon périple dans son pays, mon accompagnateur nord-coréen – diplomate de haut rang, parfaitement francophone – me propose, à ma grande surprise, et croyant sans doute me faire plaisir, de rencontrer ce représentant de la France. Habituellement, j'aurais plutôt tendance, lorsque je suis en voyage, à fuir mes compatriotes. Spécialement ceux qu'on appelle « les expatriés ». L'expérience m'a trop souvent prouvé qu'ils étaient sinon mal informés, du moins obnubilés par leurs propres difficultés à s'acclimater et donc obsédés par le problème de la scolarité de leurs mioches, l'impossibilité de trouver du personnel indigène ou des pièces de rechange pour leur hors-bord. Mais là, poussé par la curiosité, j'accepte.

La rencontre a lieu le dimanche 9 octobre. Celui qui vient me chercher à mon hôtel, un des palaces de Pyongyang, le Yanggakdo International (40 étages, 8 ascenseurs, 5 restaurants, etc.), situé sur une île au beau milieu du fleuve qui traverse la ville, est un homme d'apparence encore assez jeune bien qu'il ne le soit plus tout à fait. Il ne paie pas de mine mais a l'esprit vif. Il s'appelle Jean-François Fitou. Énarque, naturellement. Dans sa guimbarde, qu'il conduit lui-même, il m'emmène dîner dans un établissement portant le nom assez peu poétique de « Restaurant n° 3 ». En

fait, une brasserie du plus pur style bavarois! J'apprends à cette occasion que la fabrique de bière locale a eu la bonne idée d'ouvrir à Pyongyang cinq ou six restaurants où elle peut ainsi écouler chaque soir des hectolitres de sa production (d'ailleurs excellente). Le haut représentant de la France en Corée du Nord préfère toutefois commander un Coca-Cola (oui, ça existe ici aussi) pour accompagner ses saucisses frites! Quant à moi, tenant à consommer résolument local, je me fais servir un bibimpab, délicieux mélange de riz, de viande et de légumes crus et sautés, arrosé à la bière du pays.

Au cours de ce dîner, je n'apprendrai pas grand-chose, pour l'excellente raison que les relations franco-nord-coréennes se réduisent à rien, ou à peu près rien. Mais, parlant à un diplomate, je me renseigne sur la façon dont un ambassadeur présente ici ses lettres de créances, étant donné que le président en titre est mort depuis deux décennies, et que le vrai « patron » du pays ne porte pas le titre de président de la République. Les Nord-Coréens ont trouvé une solution en confiant les questions protocolaires au vieux président du Présidium de l'Assemblée suprême du peuple, une sorte de parlement ressemblant un peu – si l'on peut oser cette comparaison – à ce qu'est en France le Sénat, c'est-à-dire une assemblée de représentants élus par des élus. Âgé de bientôt 90 ans, cet apparatchik, portant lui aussi le nom de Kim (Kim Yong Nam), n'a toutefois aucun lien de parenté avec les trois dirigeants qui se sont succédé à la tête du pays et qu'il est le seul homme politique nord-coréen à avoir servis sans discontinuer. Il tient lieu aujourd'hui de chef de l'État.

Mais le vrai pouvoir est, comme je l'ai dit, entre les mains du jeune Kim Jong Un qui, depuis son arrivée aux affaires, en 2012, a su habilement consolider sa position d'héritier et – surtout – de continuateur de l'œuvre de son père et de son grand-père, en se faisant élire, par ladite Assemblée

suprême du peuple, à la tête d'un nouvel organe taillé sur mesure, la Commission des affaires d'État, qui coiffe à la fois, je l'ai mentionné plus haut, le gouvernement (qu'il nomme), le Parti et l'armée... dont il est aussi le commandant suprême, ce qui a l'avantage de préciser très nettement qui est ici le vrai chef, le « seul maître à bord après Dieu », comme on dit dans la marine. Parfois même avant Lui!

Je m'explique.

On ne trouve guère de librairies à Pyongyang. Il y a bien, dans les hôtels, ou au Centre d'exposition culturelle qu'on m'a fait visiter la veille de mon retour en France, des tas de livres édités dans des tas de langues (français, anglais, espagnol, etc.), mais ce sont tous les mêmes : les *Mémoires* de Kim Il Sung, les discours de Kim Jong Il ou les faits et gestes de Kim Jong Un. Il y en a de tous aspects, de tous formats et donc pour tous les goûts (!). Pour ma part, je me suis laissé tenter par deux petites brochures à couverture jaune, intitulées *Anecdotes relatives à Kim Il Sung*, publiées respectivement en 2007 (vol. I) et en 2011 (vol. II), dans lesquelles se trouve une véritable mine d'épisodes édifiants de la vie, elle-même édifiante, du grand dirigeant bien-aimé.

Échantillon : « Un jour d'automne 1964, le président Kim Il Sung reçoit en audience un homme d'affaires coréen résidant au Japon. Cet entrepreneur, voyant en cet instant son vœu formé avec tant d'ardeur réalisé, se reproche de n'avoir rien fait de méritoire pour la patrie » et avoue en rougissant avoir pris autrefois l'engagement de construire une usine en Corée du Sud.

Mais voilà, sa rencontre avec Kim Il Sung le fait soudain changer d'avis : son usine, il la construira en Corée du Nord ! Sur quoi le bien-aimé dirigeant répond que peu importe que ce soit au Nord ou au Sud, pourvu que ce soit au profit des Coréens. Devant tant de magnanimité, l'homme d'affaires se jette aux pieds de Kim Il Sung en s'exclamant : « Vous